

NOTICE SUR UN GORILLE OFFERT AU LABORATOIRE D'ANATOMIE COMPARÉE
DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,

PAR M. L. SCARRONE.

ADMINISTRATEUR DE LA COLONIE DU MOYEN-CONGO.

Les dépouilles du Gorille que j'ai eu l'honneur d'offrir au Muséum national proviennent d'une bête que j'ai tuée au mois de février 1912, à 4 kilomètres du village de Dalo, situé sur la rivière N'Daki, affluent de gauche de la Sanga, qui est elle-même un affluent du grand fleuve africain le Congo. Voici dans quelles circonstances ce Gorille fut tué :

J'étais en tournée dans le territoire de ma subdivision (Ikélemba), circonscription de la Sanga, colonie du Moyen-Congo, groupe de l'Afrique Équatoriale française. (Aujourd'hui toute la subdivision d'Ikélemba est devenue allemande à la suite de la convention du 4 novembre 1911.)

La route que je suivais est celle qui relie Dalo à Kakassengué. Il était exactement huit heures du matin. J'étais en tête de ma petite caravane qui se composait de 14 porteurs, 8 gardes régionaux et mes deux domestiques. Il y avait une heure et demie que j'étais en marche, c'est-à-dire entre 6 et 7 kilomètres de Dalo, lorsque, à une vingtaine de pas sur ma droite, j'entendis un grognement sourd et puissant. Je crus tout d'abord que c'était un Sanglier (les Sangliers sont très nombreux dans le pays) qui était aux prises avec un fauve.

La route suivie avait trois mètres de large. C'est une percée dans la grande forêt équatoriale. Hors cette percée, la vue ne peut s'étendre ni à droite, ni à gauche, ni au-dessus des têtes; c'est un véritable tunnel; d'aucuns appellent cela un tombeau dans la verdure. Cette comparaison a du vrai, car rien n'est plus désagréable à l'Européen, habitué aux grands espaces, que quand sa vue est arrêtée à quelques pas de ses yeux, et cela des journées durant.

Dans la forêt équatoriale dont je parle, on peut voyager en casquette de cycliste impunément des journées entières sans aucun danger d'insolation.

Quand j'entendis le grognement dont je parle ci-dessus, je fis signe à mon domestique de me passer ma carabine. Un second grognement, peut-être même plus puissant que le premier, me fit croire que je n'avais pas affaire à un Sanglier, mais bien à un fauve, Lion ou Panthère. Je dois dire tout de suite que ma pensée ne s'arrêta pas à un Lion, parce que je savais

depuis longue date que les Lions n'habitent pas les forêts équatoriales. Quant à une Panthère, mon garde-interprète, d'origine Yacoma, qui me suivait, et qui comme moi avait tout entendu, eut vite fait de me faire revenir de mon erreur par ces mots : « Attention, commandant. ça y en a n'Guilo » (*n'Guilo* veut dire Gorille en langue bangala), et, en quelques bonds, il fut à mes côtés, l'arme prête. Tous les deux, nous nous enfonçâmes dans le taillis, les armes prêtes à faire feu.

Tout au bord de la route, et sans que notre vue ait pu le deviner, commençait le tumulus d'une termitière haut de 3 mètres et d'une dizaine de mètres de diamètre. J'ordonnai à mon garde de passer à droite tandis que je prenais la gauche de la termitière. A six mètres environ du bord de la route, et à trois mètres de moi, je me trouvai en présence du Gorille qui me regardait en grimaçant. J'étais prêt à faire feu, je lâchai le coup en visant la poitrine. Aussitôt la bête fit demi-tour en poussant un rugissement aussi fort que les deux premiers. Mon garde et moi nous nous précipitâmes sur ses traces. L'œil de mon garde, plus exercé que le mien, découvrit quelques gouttes de sang sur les feuilles des arbustes et à terre ; nous suivîmes ces traces ; arrivés à 50 mètres de l'endroit d'où j'avais tiré, nous vîmes l'animal étendu à terre sur le ventre, les mains ramassées sur la figure ; il donnait encore signe de vie, mais il était incapable de se relever ; pour l'achever, j'ordonnai à mon garde de lui tirer un second coup de feu à la tête.

La bête une fois morte, je fis ouvrir un sentier dans la brousse à mes porteurs pour la transporter à l'aide d'un solide brancard sur la route afin de la dépouiller. Dix hommes furent nécessaires pour ce transport. Je la mesurai avec un double décimètre, seul instrument de mesure que j'avais à ma disposition ; je constatai qu'elle mesurait 2 m. 07 de hauteur. Quant au poids, je l'évalue à plus de 250 kilogrammes, sans cependant être très affirmatif.

J'ai pu voir, au moment où je découvris le Gorille, c'est-à-dire lorsque je lui ai tiré le coup de feu, qu'il avait dans la main droite un bâton sec d'environ 1 mètre de long, gros comme le poignet d'un homme ; qu'il était debout sur ses pieds de derrière, et que, quand il s'est enfui après le coup de feu, il l'a fait debout, très vite et en écartant les branches et les lianes avec ses mains.

*
* *

Le Gorille que j'ai tué appartient à une famille de ces Anthropoïdes qui vivait depuis longtemps dans les environs du village de Dalo. C'était une bête d'une très grosse taille : un mâle. Toute la famille, composée du père, de la mère et d'un petit, qui atteignait déjà la taille d'un homme ordinaire, a été souvent vue par les habitants de ce village. Le chef du village est venu plusieurs fois pour me demander une arme afin de se débarrasser